

1^{er} Prix de la Nouvelle 2016

UN CŒUR À MER

Depuis mon plus jeune âge mon père m'a donné le goût des virées en mer et de la navigation. Je suis une fille, je suis intrépide... et alors ?

J'aime le claquement du vent dans les voiles, tout ce qui est rude, sauvage et même un peu brutal.

Mon père s'est familiarisé avec les éléments aux côtés d'un ami navigateur puis quand il a su voguer à son tour, il a convaincu ma mère de l'accompagner et moi de les suivre. Par la suite il s'est saigné aux quatre veines pour devenir propriétaire de son propre voilier. Un voilier de neuf mètres, d'occasion certes, mais c'était le sien, le Nôtre. "Félicité", c'est son nom. Il a entrepris de le réparer en démontant l'accastillage avant de procéder à la dépose du contre-plaqué du pont. Je me revois accroupie sur le quai d'amarrage durant les travaux de restauration, mes jeunes fesses posées sur mes talons, afin de ne perdre ni une miette des mouvements du corps de mon père, ni de ses gestes, ni une goutte de sa sueur. Il avait révisé et remplacé certains barreaux, décapé puis repeint l'intérieur de la coque avant de poser un nouveau contre-plaqué. Maman secondait son mari avec grâce et dévouement me donnant un rôle dont je me serais passée, n'ayant cure des aménagements de confort et de décoration intérieurs.

- Léa, ma chérie, avec tes petits doigts ? Peux-tu essayer d'attraper le clou tombé derrière ton meuble ? C'est pour accrocher un sous-verre. Ça te plaît ?

Je me moquais éperdument du meuble, du sous-verre et du coin qui ferait office de chambre. Je n'avais qu'une hâte, prendre la mer.

Le ponçage et les sept couches de vernis de la coque annonçaient la fin des travaux. Le temps de soigner les ampoules dans la paume des mains de papa et de monter la grand-voile était venu. La première fois que nous avons embarqué tous les trois, nous nous étions serrés dans les bras les uns des autres et papa avait cassé une bouteille de vin mousseux sur la coque de "Félicité". J'avais à

peu près cinq ans. Tout de suite mon père m'a mise à la barre et j'ai rapidement éprouvé les sensations fortes qu'ils m'avaient promises mais j'étais à cent lieues d'imaginer ce que l'avenir et le vent me réserveraient !

L'expérience s'est renouvelée à l'envi. Ces moments de pure félicité furent le déclencheur du nom donné à notre voilier.

Mon premier long frisson naquit à l'adolescence du claquement du vent dans les voiles. C'était l'époque où les parents laissaient leurs rejetons seuls en mer, dès treize ou quatorze ans, sans qu'on les traite pour autant d'inconscients. Mais ma mère n'était pas de celles qui lâchaient prise facilement.

J'émis avec insistance le souhait de naviguer seule. Ma complicité avec mon père me donnait de l'espoir d'autant qu'il m'avait inculqué la lecture des cartes, le calcul vectoriel et celui des marées. Le relèvement au compas m'était vite devenu familier. Ma connaissance des phares et amers ne présentait plus de difficulté pour moi mais maman ne cédait toujours pas à ce qu'elle appelait "mes caprices". Ce fut le début de notre opposition. Sans crier gare, je me démis de mon affection pour elle avec une force maritime.

Mon père, lui, prétendait que "le vent dans les voiles" ne durait jamais bien longtemps.

Alors, sans me priver de son amour, ma mère s'est effacée petit à petit restant à terre pour préparer les repas que nos appétits de marins réduisaient à néant en quelques bouchées. Lorsque je n'étais encore qu'une fillette, elle s'inquiétait si nos absences se prolongeaient un peu trop. Quand elle était à bord, ce n'était pas la même chose. Elle me voyait, elle savait où j'étais, ce que je faisais. Elle était rassurée.

Me sachant seule avec papa, son inquiétude prenait une tout autre dimension. J'entends encore sa voix douce, presque timide s'adressant à son mari :

- Voyons Alex, est-ce bien raisonnable ?

Il se dressait devant nous, monumental, sa main droite tenant la mienne, la gauche accrochée à sa bouffarde sur laquelle il tirait avec malice :

- Je t'en prie Margot, crois-tu que je ferais prendre un quelconque risque à notre petite chérie ?

Il lâchait ma main, chiffonnait mes cheveux puis allait embrasser maman dans le cou, pour se faire pardonner nos escapades complices.

J'adorais le moment des préparatifs. Je collaborais de mon mieux ne négligeant rien. Ne surtout pas oublier "mon coffret de marin" confectionné par papa. J'y entassais de menus objets : galets, coquillages, étoiles de mer séchées, bouts de ficelle, quelques clous aussi...

A l'occasion de mon premier départ seule avec mon père je vis le reflet de nos joies dans les yeux brillants de maman. Depuis le quai, elle nous fit signe longtemps mais... j'étais déjà loin. Geste dans le vide. Je n'avais d'yeux que pour mon père. Cet homme grand et fort m'emmenait au large respirer un vent qui me fouettait le visage, me débarbouillait alors qu'il se contentait de frôler les épaules de maman restée sur le bord.

Les virées, au large de La Rochelle où nous demeurions, étaient un enchantement ! Surtout lorsque mon jeune dos se calait dans l'entrebâillement chaud des jambes paternelles. Debout, regard planté sur l'horizon, mon père me laissait tenir le gouvernail, je m'y cramponnais et j'avais la délicieuse sensation d'être maître du monde. Je n'imaginai pas alors que ces moments contre lui alimenteraient une indicible complicité qui construirait ma force et ma pugnacité tout en m'éloignant de ma mère. Les plus forts ont leurs faiblesses ; j'eus la mienne. Je le déplore aujourd'hui.

Au fil du temps nos sorties s'allongeaient, nos sacs s'enflaient de matériel plus sophistiqué. Je n'abandonnais "mon coffret de marin" sous aucun prétexte. Maman ne manquait pas de m'y faire penser. Si elle avait su...

Au seuil de l'adolescence son contenu avait changé. Mon journal intime avait remplacé les bouts de ficelle et mon téléphone portable les étoiles de mer. Je trépignais d'impatience en attendant le jour où je serais autorisée à partir seule, ne serait-ce que vingt-quatre heures. C'est alors que je quémandai l'autorisation parentale mais elle ne vint pas.

Grâce à la navigation, mon père, toujours présent, a fait de moi celle que je suis devenue aujourd'hui : une femme à laquelle on peut accorder sa confiance bien

que souvent ma mère en ait douté et sans aucun doute est-elle partie forte de cette conviction.

Ma mère ! Si j'avais su que je l'aimais autant, je le lui aurais montré davantage j'aurais... mais la jeunesse est insouciante et, par ailleurs, les interdits n'existent-ils pas pour être bravés ?

Aussi je franchis le cap adolescent, révoltée, et partis en mer, seule, pour vingt-quatre heures, à bord de "Félicité", le clin d'œil de papa en guise d'accompagnement.

J'avais choisi de partir de La Rochelle, pour "me faire la main", jusque dans les eaux du Golfe de Gascogne. J'avais mille fois accompagné mon père, connaissais les moindres gestes, les moindres méandres de la mer où les marées de vives-eaux conjuguées aux brises thermiques rendaient la manœuvre difficile. Je me sentais capable de négocier seule le plan d'eau, d'affronter les secrets du pertuis rochelais. J'en avais la force, la ténacité aussi. Papa avait restauré «mon coffret de marin» lui donnant un nouvel éclat.

Au moment du départ, profitant des brises éphémères, je m'escrimais sur les réglages : un peu de mou sur l'écoute de foc, la grand-voile à peine vrillée pour récupérer le plus léger souffle marin. Un jour et une nuit d'insouciance, d'égoïsme et d'intense plaisir.

Je ne savais pas alors ce qui m'attendrait à mon retour.

Mon père avec lequel j'étais en relation par radio VHF, avait attendu de me serrer dans ses bras pour m'annoncer le drame. Il n'avait pas voulu perturber ma première virée en solitaire. Après plusieurs heures de silence, je l'avais entendu à nouveau. Sa voix était celle de quelqu'un qu'on roule dans les ronces et les épines, rauque, comme égratignée.

- ça va petite, tu t'en sors ?

Soucieuse de garder le cap, seulement tournée vers moi-même, j'avais peu prêté attention à son étranglement. Ma voix, professionnelle, enjouée et confiante couvrait la sienne :

- ça va, j'ai eu un petit temps. J'ai fait ce que tu m'as conseillé pour empêcher le spi de trop refermer et j'ai adopté une allure un peu plus lofée pour garder de la vitesse. Et toi ... ? T'es triste ou enrhumé ? Pas content d'être resté à terre, hein ? Allez profite bien de maman.

J'avais cru entendre un sanglot aussitôt emporté à dos d'écume. J'avais réglé le winch, fait le point puis m'étais attelée à l'entretien de mon carnet de bord.

A mon arrivée, mon père avait avalé sa douleur comme on avale un mauvais vin, en grimaçant. En marchant sur le Vieux Port par vent violent, face à La Grosse Horloge, maman n'avait pas vu la garde montante d'un voilier. Elle avait trébuché, chuté, son front heurtant une bite d'amarrage. Les pompiers n'avaient pas pu la ranimer.

C'était la première fois que je voyais pleurer mon père.

La nouvelle était tombée, assassine, voûtant mon dos, courbant mes épaules. Je n'avais rien raconté de mon voyage dans le golfe de Gascogne. Etais-ce si important après tout ? Je m'étais jetée, inconsolable, dans les bras de mon père en lui disant :

"Ne me secoue pas, je suis pleine de larmes". Le chagrin m'atteignait par salves, la phrase d'Henri Calet me transperçait de part en part telles les banderilles au dos du taureau. Moi aussi j'étais condamnée d'avance.

Nous allions devoir nous battre... sans elle ! Je ne verrais plus maman. Il fallait m'y préparer, expulser tous les mots qui m'habitaient. Ceux de ma mère que je n'avais pas entendus avaient effleuré ma vie sans se poser. Avais-je seulement senti la chaleur de sa main quand elle caressait mon front fiévreux ? Avais-je compris son inquiétude durant mes nuits d'insomnies ? Durant ces épreuves, c'était mon père que je cherchais du regard, lui que j'appelais dans mes délires. Seuls comptaient ses mots à lui, ses encouragements et ses félicitations lors de mes apprentissages. Combien de fois m'a-t-il exprimé sa fierté lorsque je réussissais un nœud de chaise ou de cabestan ? Et lorsque, enfin, grâce à son imparable moyen mnémotechnique j'avais repéré que bâbord était à gauche et tribord à droite !

Au retour de nos virées, je ne demandais jamais à maman ce qu'elle avait fait en notre absence ni comment elle allait, je ne parlais que de "Nous". De nos frousses et de nos enchantements, ce à quoi elle répondait l'œil brillant, d'un air faussement détaché :

- Je suis contente pour vous. Un jour pourtant Léa, il faudra que nous partions seules, toi et moi.

Je souriais en la regardant, avec le mépris dû à mon âge ingrat. J'ignorais tout alors de cet éclat dans ses yeux que je prenais pour de la malice.

Je ne lui avais pas donné le temps d'accéder à son rêve : naviguer avec moi, au moins une fois, rien que nous deux. Elle voulait trouver sa place à mes côtés, me prendre contre elle, ramasser les cristaux de sel en caressant ma joue, relever mes cheveux balayés par le vent, regarder les quelques éphélides posées sur mon nez comme des étoiles et s'en repaître. Que les gestes de tendresse maritime ne soient pas exclusivement réservés à mon père. Discrète, elle n'exprimait pas ses frustrations mais dans son regard, je l'ai depuis mesuré, j'aurais dû remarquer sa solitude, ses égarements aussi. Elle se contentait, dans le carré, avant nos départs, d'équilibrer les repas afin que son mari ne perde pas sa force et que sa fille satisfasse les exigences de son appétit juvénile.

De rage ou de désespoir je reprendrai la mer à bord de "Félicité", mais quand ? J'emprunterai le trajet que j'aurais dû faire avec Elle. Quatre jours. Il me faudrait quatre jours d'océan, de calme plat, de tempête et d'acharnement, à me battre contre vents et marées pour comprendre à quel point je tenais à ma mère. Elle, si discrète, toujours présente, celle à laquelle je ne prêtai que peu d'attention, sauf pour l'indispensable. Mes vents et mes marées à moi étaient intérieurs. Que je hisse le génois ou réduise la toile, la tempête ne se calmerait désormais qu'à mon retour, après que je me sois bien fait souffrir.

L'application et l'implication de ma mère n'avaient eu d'égal que l'amour qu'elle nous portait à mon père et à moi, mais je ne le savais pas, je ne le voyais pas. Elle avait sacrifié son plaisir à la faveur du nôtre. Je n'en avais pas eu conscience alors. Il aura fallu qu'elle nous quitte, que l'éternité nous sépare pour que je

mesure la place qu'elle occupait dans ma vie. Jacques Prévert avait bien raison de prétendre qu'*on reconnaît le bonheur au bruit qu'il fait quand il s'en va.*

Longtemps mon père et moi sommes restés silencieux sans plus avoir envie de prendre la mer. Dans notre entourage proche, d'aucuns prétendaient que nous avions besoin de "faire notre deuil" ! Mais que savaient-ils de ce qui nous habitait ? Je n'avais pas envie de "faire mon deuil". Pour moi cela signifiait s'appliquer à oublier, tirer un trait, faire disparaître une seconde fois d'un revers de manche. Or, j'avais envie de garder maman vivante à mes côtés. Le temps se chargerait, hélas, d'effacer ses traits de ma mémoire, le son de sa voix aussi.

Aujourd'hui j'ai vingt ans !

J'achève mes préparatifs. Les vivres ne me semblent pas compliqués à rassembler, j'ai vu maman tant de fois écrire et réécrire nos menus afin qu'ils soient variés malgré leur frugalité.

Mon sac de marin est prêt, je connais son contenu par cœur, de la pharmacie de base au plus sophistiqué de mes instruments de navigation. Discrètement mais avec détermination, je range "mon coffre de marin" dont j'ai totalement modifié le contenu ! Il ne me quittera pas tant que je ne serai pas arrivée au large dussé-je me noyer pour le retenir.

Mon père tente de me dissuader de partir :

- Léa...attends un peu... laisse-moi t'accompagner... je peux encore...

Contre toute attente, cette fois je lui résiste, bien décidée à lui tenir tête quoi qu'il arrive ! Lorsque tout est prêt, j'embrasse avec force la râme de ses joues, largue les amarres et, dans le chenal, bout au vent, lui fais un signe affectueux avant de prendre la mer. Son bras douloureusement levé capitule face à ma détermination.

Chacun a son Cap Horn. Le mien est modeste. Attentive aux mouvements de la bôme, je m'adresse à ma mère quémandant son pardon. J'ai manqué l'occasion de lui parler sur terre et je me retrouve à soliloquer, ridicule, devant l'absence, le

vide et le silence. Que vais-je faire des mots qui se heurtent dans ma tête sans personne pour me répondre ? Atteindront-ils jamais leur destinataire ?

J'ai souvent mesuré le chaos des roches au fond des mers mais je n'ai aucune idée des désordres que la vie laissera au fond de moi.

Je décide de changer d'amure, règle la grand-voile en choquant mon chariot pour relancer le bateau. Plusieurs milles plus tard, ayant orienté le vent dans mes voiles, je me mets à la cape, saisis mon coffret de marin rempli de mes remords. L'heure est venue. De mes lèvres j'en effleure le couvercle, le soulève enfin.

D'un geste ample je saupoudre l'horizon sanglant et les cendres de maman entament leur valse lente dans les plis de l'océan.

Marie SABY
ATSCAF Charente